

La confession obligée mais pas obligatoire

La confession est sans doute le sacrement que le catholique craint le plus, à moins d'être masochiste. Il demande foi, humilité et confiance. Résignation et gêne de partager ses vicissitudes avec un autre, même si cet autre représente l'Autre, qualifient cet acte violent de contrition.

Passons sur la confession obligatoire annuelle à laquelle on se soumet comme à la visite chez le dentiste. Elle s'inscrit dans la logique des préceptes de la foi catholique, des commandements de l'Église comme institution. Oublions la confession de libre volonté qui correspond à une inquiétude, à une interrogation fondamentale, voire à un besoin de pardon pour son péché. Négligeons le symbole du confessionnal, sorte de caisson d'immersion dont on n'aperçoit qu'une porte et deux rideaux d'où émergent parfois les semelles du pénitent. Un endroit sombre où l'on chuchote beaucoup. Faisons abstraction du rituel, de l'incantation initiale ("mon père, je m'accuse d'avoir péché"), de l'énumération de nos fautes sans omettre de les quantifier, enfin de la punition prononcée, de l'acte de contrition, de l'absolution qui vaut pardon, de la bénédiction, finalement de la pénitence ou satisfaction et ses kyrielles de paters et d'avés que l'on marmonne en quatrième vitesse (ouf, c'est fait !).

Tout cela c'est la confession et cela peut nous faire sourire aujourd'hui qu'on ne se confesse plus à l'église mais à la télévision, à la radio ou dans les magazines, voire sur Internet...

Mais il y avait aussi un genre de sacrement de Pénitence plus pernicieux : la confession "quasi" obligatoire et les questions tendancieuses posées par un confesseur qui vous connaît.

La confession obligée était décrétée inopinément pendant une heure de cours, celui de religion principalement. Le père nous disait : "mes enfants, durant cette heure vous pourrez vous rendre à la chapelle pour

vous confesser. Je vous rappelle que le sacrement de Pénitence...” Puis il nous fixait avec insistance l’un après l’autre avec une certaine insinuation (“vous en avez bien besoin !”). Les pieux y allaient par piété, les hypocrites par hypocrisie, les paresseux parce c’était toujours cela qu’on ne devrait pas apprendre, les dilettantes pour passer le temps, les chahuteurs parce qu’il y aurait sûrement matière à se divertir. Restaient sur les bancs trois ou quatre courageux ou téméraires, plutôt enclins à éviter le confessionnal et le déballage de fautes qu’il valait mieux ne pas révéler. Mais le père revenait suavement à la charge : “Eh bien, Barthélémy, vous n’avez rien à vous reprocher ?” ou “Et vous, François, avez-vous la conscience si tranquille ?”. Sous le regard insistant du père, Barthélémy et François, il y a trois minutes courageux comme Achille et Patrocle, se levaient lentement et à regret de leur banc pour aller se confesser. Dignement.

Les questions du père confesseur destinées à nous guider au milieu des méandres de nos turpitudes lui permettaient souvent de découvrir le pot aux roses de bien d’événements restés inexplicables jusque-là.

Puis il y avait les interrogations que nous attendions inévitablement et que le confesseur ne manquait jamais de poser. On les attendait même avec un certain appétit. “Mon fils, avez-vous eu des pensées impures ?” C’est là que très souvent la souris devenait chat : “Que voulez-vous dire, mon père ?” Il fallait alors que le malheureux explicitât ce qu’il désirait vraiment nous entendre dire. Il s’ensuivait des envolées lyriques faites de nos fantasmes intimes avec force descriptions. “Mon fils, vous arrive-t-il de vous toucher ?” était notre question préférée. On hésitait, feignait de ne pas avoir bien compris, l’obligeant à reformuler le sujet. Il éclaircissait l’affaire d’un “et bien mon fils, vous savez bien !” qui ne nous convenait toujours pas. “Mais non, mon père, je ne sais pas.” Après bien des tergiversations on finissait bien évidemment par reconnaître cette pratique manuelle, ce crime de l’autosatisfaction.

Plus tard ce furent nos éventuels rapports avec les filles qui intéressèrent nos confesseurs...

Il faut croire que nos fantasmes, nos actes intimes et nos relations aient eu des répercussions sur la libido de nos pères confesseurs. Certains défroquèrent.